

JEUDI 26 JANVIER 1961

Fripouhet Marisette

HEBDOMADAIRE • 21^e ANNÉE • LE NUMÉRO 0,45 NF
[Voir en page 28 les conditions d'abonnement]
N°4



En pages 18-19-20, Xochill, le jeune Aztèque, t'invite à faire un voyage extraordinaire.

Tu verras avec lui la fin de l'Empire Aztèque (p. 15-16-17).

Toute l'actualité avec J. 2 (p. 3 à 10).

TOUS A LA VIGNE

5. Ils n'étaient pas du tout étonnés, sa sœur et lui, de se retrouver avec des centaines d'autres pour confier à leurs ballons des messages d'amitié pour tous leurs frères du monde.

Leur vigne, c'est le monde. Ils se préparent à être les hommes de l'an 2000. Ce sera un monde bien différent du nôtre et il sera ce qu'ils le feront.

« La vigne » dont parle Jésus, c'est le monde et l'Eglise que nous avons à bâtir.

C'est un chantier où tu te trouves au travail, au coude à coude avec tes parents et grands-parents...

J'ai essayé de rappeler ici le travail que chacun y a accompli et j'ai mêlé les histoires. Tu pourras ainsi jouer à reconstruire l'histoire du grand-père, du père et des enfants.

Mois surtout, tu comprendras que nous sommes tous mêlés au même travail, dans la même vigne du Seigneur.

4. Il a grandi avec la J. A. C. Avec vingt-cinq mille camarades, il a pu chanter au Congrès de Paris : *Sois fier, paysan*. Avec eux tous, il travaillait pour que Dieu soit présent et vivant dans ce monde rural tout nouveau qu'ils construisaient ensemble.

2. Ce fut un grand événement, et certains croyaient que la science allait remplacer la religion. Il fallait la défendre. Il dut lutter quand on voulut lui prendre son église, lutter pour diffuser les premiers journaux catholiques, fonder des écoles chrétiennes...

3. Quand le Seigneur l'a envoyé à sa vigne, elle s'élargissait bien au-delà du village. La radio apportait dans chaque maison les nouvelles du monde. Le village se vidait : on allait chercher du travail à la ville. Il retrouvait des parents et amis aux quatre coins de la France.

6. Ils ont de la chance ! Leur papa a dû attendre d'avoir quinze ans pour être jacist. Eux, ils peuvent être dès maintenant Cœurs Vaillants et Ames Vaillantes, Préjacistes. Ça les aide à mettre le Christ présent dans leur vie d'enfants, ils se préparent ainsi à faire que le Christ soit « chez lui » dans ce monde de l'an 2000 qu'ils construisent ensemble.

Le Maître a dit à son comptable : « Commence par appeler les derniers arrivés au travail et paie-les un denier, comme les autres. »

Tu te rends compte ! Ton travail à toi, tout nouveau sur le chantier du monde et de l'Eglise, ce que tu fais à l'école, dans ta famille, avec les copains, dans ta paroisse. Le Seigneur le prend autant au sérieux que celui de ton grand-père, qui peine depuis soixante ans...

1. « Va travailler à ma vigne », lui a dit le Seigneur. Une vigne bien calme, limitée aux frontières du village. Il allait au bourg pour le marché, mais combien de fois est-il allé jusqu'au cheflieu ? Demande-le lui. Et puis, un jour, on inaugura la gare du chemin de fer.



NOS RUBRIQUES D'ACTUALITÉ

AU FESTIVAL DES OISEAUX

Le Festival Mondial des Oiseaux a ouvert ses portes il y a douze jours à Boulogne-Billancourt. De nombreux oiseaux rares aux couleurs merveilleuses y attendaient les visiteurs. En voici quelques-uns, présentés à la manière de La Fontaine.



DEUX CACATOES
s'aimaient d'amour tendre...



LE CALAO CASQUE
Il ouvre un large bec...



GRUES COURONNEES
Le monarque des dieux leur envoie une grue...



LES FLAMANDS
au long bec emmanché d'un long cou...



LES TOUCANS
Une longue habitude en paix les maintenait...



Mais encor? Le collier dont je suis
attaché...



LE FAISAN
Gare la cage ou le chaudron!

COMPLÉTEZ LA RÉDACTION!



DANS NOTRE ÉQUIPE,
CETTE SEMAINE :
« LE VAGABOND DE LA CHARITÉ »,
RAOUL FOLLEREAU

QUELLE avalanche de lettres !
Parmi toutes les personnalités
que vous nous demandez de faire
entrer dans notre équipe de rédaction,
nous avons choisi Raoul Follereau.

Raoul Follereau, surnommé « Le
Vagabond de la Charité », a consacré
sa vie aux lépreux. À l'occasion
de la Journée des Lépreux, il adresse
un message aux lecteurs et lectrices
de « J 2 ».

C'est Annie Balanger, de La Plaine
par Montferrand, qui nous a demandé
cet article de Raoul Follereau. Elle
recevra en récompense le livre « Des
hommes comme les autres », où Follereau
raconte ce qu'il a vu.

A TOUS les autres, je demande :
— de ne pas envoyer plus
d'un nom par lettre ;

— de choisir des personnages possédant un rapport quelconque avec l'actualité.

Et j'attends vos lettres. Une récompense est promise à ceux dont les suggestions seront retenues.

Noël CARRE.

Au milieu des dramatiques événements du Congo Belge, des hommes sourient : ce sont les lépreux congolais qui accueillent « papa Raoul ».



Photo Congopresse.

CES HOMMES QU'ON APPELLE LÉPREUX

par **RAOUL FOLLEREAU**, président de l'Ordre de la Charité

JAI dit au responsable :

— Pourquoi avoir arrêté cet homme ?

— Parce qu'il mendiait, m'a-t-il répondu, c'est interdit.

— Il mendie parce qu'il a faim. Donnez-lui du travail et il ne mendiera plus.

— Du travail ? a-t-il répliqué. C'est impossible, monsieur, il est lépreux.

C'est interdit, c'est impossible... Entre ces deux murailles, le malheur, la déchéance. Parfois le désespoir.

DURANT trente années, en avion, par le train, en jeep, en pirogue, voir à dos de chameau, j'ai parcouru 1 200 000 kilo-

mètres. Mon but — mon seul but pour toute une vie — était d'aller vers ceux de mes frères humains auxquels je me suis consacré : les lépreux.

On peut estimer leur nombre à quinze millions dans le monde. Ce qui fait un lépreux pour deux cents habitants.

Ils ont la lèpre ? Et puis après ? Tous les médecins aujourd'hui vous disent que c'est une maladie banale, parfaitement guérissable et — je cite l'Organisation Mondiale de la Santé — « infiniment moins contagieuse que la tuberculose et que la plupart des infections communes ».

Seulement, ces malades-là, il ne suffit pas de les guérir pour les sauver. Les lépreux, dans beaucoup de tribus, de pays ne sont pas « des hommes comme les autres », mais des maudits, des hors-la-loi sans protection et sans recours, victimes de la panique universelle.

De cette mise hors la loi, nous irons, le 29 janvier, les délivrer.

Le 29 janvier 1961, huitième journée mondiale des lépreux.

Des bonnes nouvelles.

Le 8 octobre dernier, à mon arrivée à Vienne, un télégramme m'attendait. Un merveilleux télégramme : le Sénat de Colombie venait de voter, à l'unanimité, une loi faisant des lépreux des hommes libres, des hommes comme les autres.

Il y a deux semaines, je rapportais d'Afrique un cadeau à tous ceux qui m'ont aidé par leurs dons, par leur soutien. Un cadeau : une très belle nouvelle : au Tchad, trois lépreux sur cinq sont déjà délivrés de la lèpre.

Le 22 janvier, je serai à Athènes où le gouvernement grec a supprimé la ségrégation pour les lépreux depuis 1955. Le 29, je présiderai la Journée des Lépreux à Bamako, avec Modibo Keita, président du Mali. La semaine suivante, c'est le gouvernement de Haute-Volta qui m'accueillera à Ouagadougou.

Donnez-moi deux bombardiers...

Ce que fait le Tchad, ce que font les pays que je vais visiter, tous les autres pays peuvent le faire... Il faut pour cela un peu d'argent, beaucoup d'organisation et infiniment d'amour.

L'argent ? Le prix de deux bombardiers, et tout est résolu.

L'organisation ? L'exemple des traitements de masse tels qu'ils fonctionnent en Afrique est valable pour tous.

L'amour ? C'est à vous de le donner. A vous tous.



Service Information Haute-Volta.

Une lépreuse à Ouagadougou. C'est pourtant si facile de lui donner du bonheur...

Ce lépreux japonais a peint une superbe Vierge. Bientôt, guéri, il pourra reprendre une vie normale.



Photo Fides.



◀ Le plus jeune « ceinture noire » de France est un Limougeaud : Alain Amet, qui vient d'avoir quinze ans. On sait qu'en judo les pratiquants sont classés selon leur valeur en ceintures blanches, puis jaunes, oranges, vertes, bleues, marrons, et enfin noires. Alain Amet a de qui tenir : son père René, également ceinture noire « 3^e dan », l'entraîne depuis son enfance.

Photo AGIP.

▶ Mark Fallon (16 ans, en haut) et Michael de Georgio (en bas, 10 ans) ont participé aux championnats juniors d'échecs, qui se sont déroulés à l'Institut Saint-Brice à Londres. Michael de Georgio était un des plus jeunes participants de ces championnats — et un des plus brillants.

Photo A.D.P.



LA VALEUR N'ATTEND PAS LE NOMBRE DES ANNÉES



Lucien Boudet, âgé de 53 ans, était le plus ancien steward du monde. Il vient de prendre sa retraite après vingt-cinq ans de service sur les lignes d'Air-France. Il possède à son actif 16 980 heures de vol (soit l'équivalent de deux années continues jour et nuit). Il a volé dans tous les ciels, sauf celui d'Océanie.

La photo de gauche le montre lors de son premier voyage en 1935. Il était âgé de vingt-huit ans.

Et la photo de droite a été prise à Orly, pour l'arrivée de son dernier voyage. Il tient le berceau d'une jeune passagère.

Photos Keystone.



ENTRE CES DEUX PHOTOS, 16.980 HEURES DE VOL



Voici (à gauche) « Hector », petit rat blanc aux yeux rouges, qui dans deux semaines sera placé dans l'ogive d'une fusée Véronique et montera à 200 kilomètres d'altitude. Il sera ainsi le premier voyageur français de l'espace.

À droite, un militaire présente les rats qui ont été soumis aux radiations de la bombe atomique française, lors de son explosion à Reggane en décembre. Ces rats sont actuellement étudiés par des savants, qui espèrent bien grâce à eux trouver un moyen de guérir les lésions dues aux radiations et la leucémie.

Photos Keystone.



DES RATS AU SERVICE DE LA SCIENCE MODERNE

LE FILM DE LA SEMAINE

réalisé par Yves Robert, interprété par
Jean Richard et Sophie Desmarets.

LA FAMILLE FENOUIILLARD

Plus d'un homme de cinéma a lu et relu les cocasses aventures de la Famille Fenouillard, née voici plus de cinquante ans sous la plume de l'humoriste Christophe.

Mais il a fallu attendre Yves Robert pour que quelqu'un s'écrie : « Mais il y a un film tout fait, là-dedans ! Tous les gags sont des gags de cinéma ! Il suffit de les tourner ! »

Pour vous permettre d'en juger, nous présentons deux épisodes du récit, tels que Christophe les a écrits et illustrés. Mais nous nous sommes amusés à remplacer certains dessins par des photos. Procurez-vous le livre et comparez.



« **Q**U'ELLE est grosse plus grosse que papa ! d'on dire ça ! riposte Cu demoiselle ! — Non ! M. Fenouillard intervient, calmez-vous, je cheval sur cette bielle pomme de discorde. L plus facile. »

LA FAMILLE FENOUIILLARD VISITE UN TRANSATLANTIQUE



Tout à coup M. Fenouillard donne tous les signes d'une stupéfaction profonde compliquée d'une indicible terreur ; il a senti un frémissement parcourir sa monture de fer. Quatre cris, que dis-je ? quatre rugissements déchirent l'air et traversent l'espace : la machine vient de se mettre en marche.



La vitesse augmente ! M. Fenouillard se cramponne. « Agénor, crie M^{me} Fenouillard, enfonce bien ta casquette qu'elle ne tombe pas dans le cambouis. » Quoique peu à son aise, Agénor n'en admire pas moins la régularité des mouvements dans la mécanique moderne, mais il déplore l'existence de la force centrifuge.



« Mécanicien, au nom de la machine. — J'peux pas jeure. — Mais mon m jeur. — Ah ! ça, c'est rative. Eh bien, allez d'équipage... »



« Monsieur, sauvez mon mari ! — Ousqu'il est votre mari ? — Sur la bielle ! — Sur la bielle ?... Et qu'est-ce qu'il y fait ? — Il voudrait bien s'en aller. — Pour lorsse ! voyez l'officier de service. Ça doit être lui que ça regarde. »



L'officier de service est un enseigne qui ne veut pas prendre sur lui d'arrêter la machine. Il va faire son rapport au lieutenant, qui met sa responsabilité à couvert en informant le second, lequel enfin trouve le cas assez grave pour le soumettre au commandant.



Cependant M. Fenouillard avec une régularité qui ne l'empêche pas quelques doutes sur l'efficacité de la force centrifuge et sur l'utilité générale des bielles plus qu'une admiration pour la mécanique moderne.

LE PREMIER DÉPART DE LA FAMILLE FENOULLARD



la bielle ! Elle est
it Artémise. — Peut-
négonde. — Si, Ma-
n, Mademoiselle ! »
ent : « Allons, mes
vais me mettre à
immobile qui est la
a comparaison sera



JE ne sais si vous avez remarqué que, dans les gares, les affiches dont on a besoin sont imprimées en tout petits caractères et placées très haut. M. Fenouillard déplore cet état de choses ; sa famille aussi.



Mais M. Fenouillard est un homme astucieux. Il a découvert, sous la forme d'une chaise, la solution du problème. « Prends bien garde, Agénor, s'écrie M^{me} Fenouillard inquiète, si tu tombais, tu abîmerais ta redingote neuve ».

TIQUE



m du ciel, arrêtez la
is, y a pas force ma-
ari est plus que ma-
une raison obtempé-
dire ça au maître



Les dimensions du dessin précédent nous ayant forcé de couper en deux M. Fenouillard, cette figure est simplement destinée à montrer la suite de l'excellent négociant aux personnes d'une intelligence bornée et d'une imagination faible.



Et voilà M. Fenouillard qui s'écroule en poussant un hurlement de désespoir. C'est un homme d'équipe qui, poussant une voiture chargée d'un panier de fromages, a violemment déplacé le centre de gravité du système.



ouillard persiste à oscil-
ité digne d'éloges, ce
d'émettre, à part lui,
opportunité de la force
ilité des machines en
en particulier. Il n'a
on modérée pour la



« Gare ! » crie alors l'homme d'équipe. Ces subalternes sont, comme on le voit, pleins de prévenance et d'attentions. M. Fenouillard n'est pas content. Cela se comprend, mettez-vous à sa place !



Aussi saisit-il un fromage et, prenant l'attitude du discobole antique, le lance d'une main sûre à l'homme d'équipe ! M. Fenouillard, ironique, se propose de crier « gare » dès que cela ne sera plus nécessaire...

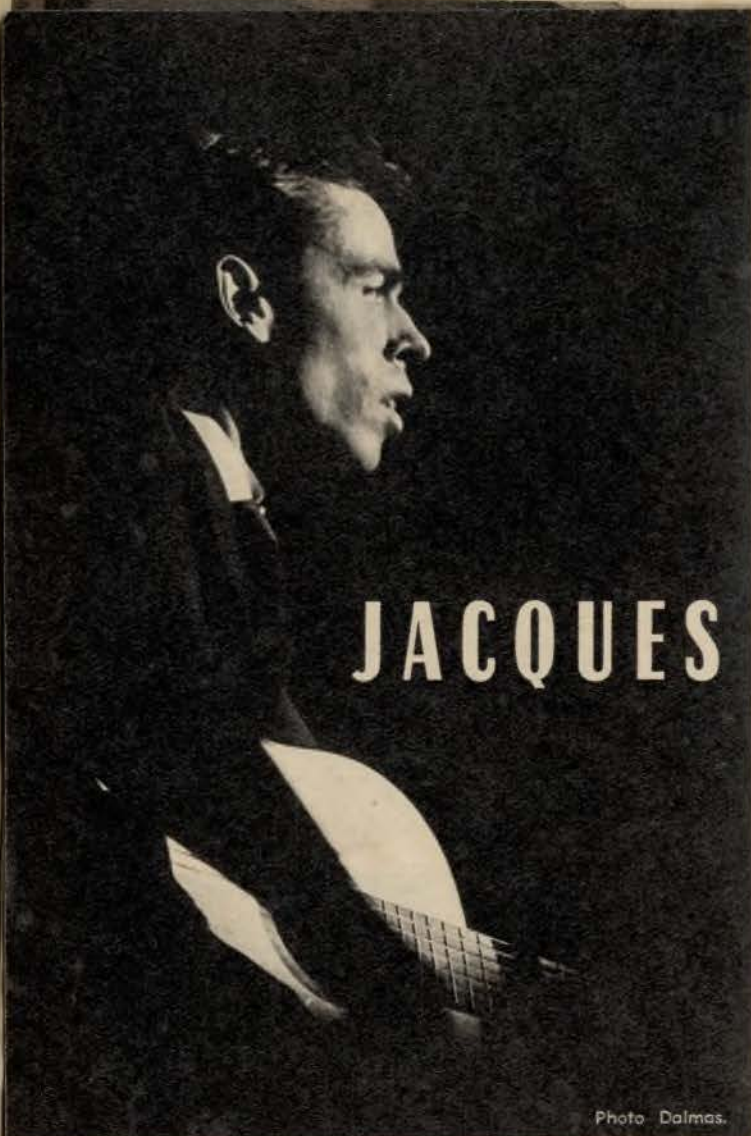


Photo Dalmas.

placer les mots. Puis j'arrive à la mélodie.

» Et ce n'est pas tout d'écrire des chansons, il faut ensuite les chanter. La mise au point d'une chanson, ça demande des mois de travail... »

Mais Jacques Brel travaille. Et il réussit. On vient d'apporter les journaux.

— Tiens, qu'est-ce qu'ils disent de mon tour de chant ? Je n'ai pas eu le temps de les lire.

BREL :

Ils en disent tous du bien. Jacques Brel sait tout exprimer, la joie et la colère, l'espoir et la tristesse ; tout observer : le printemps à Paris, le soleil sur la place, la bonté, la bêtise, les Flamandes.

— On me reproche tantôt d'écrire des chansons trop optimistes, tantôt d'écrire des chansons trop tristes. Je crois que c'est parce que je suis un homme du Nord. Un Mé-

héros bien réel. Il ne faut pas se réfugier dans les nuages. L'idéal est au coin de la rue. Il ne manque pas, à notre époque, de héros et de saints !

» Remarquez, je parle peut-être pour les filles, car elles ont une tendance pour le romanesque, c'est bien connu.

» Pourquoi je parle surtout pour les filles ? Parce que j'ai trois filles, tout simplement : Chantal a neuf ans, France sept ans et Isabelle trois ans. Vous avez peut-être entendu ma chanson : « Quand Isabelle dort, au berceau de sa joie... ». Eh bien, c'est pour elle que je l'ai écrite. »

De la salle là-bas, on entend les accords des cuivres, qui brusquement couvrent le fond sonore du pick-up. C'est la fin de la première partie.

— Jacques, prépare-toi. Ça va être à toi.

L'orchestre a attaqué, en sourdine, ses airs les plus connus. Puis brusquement c'est un crépitement de braves. Jacques est sur scène.

"COMMENT ON ÉCRIT UNE CHANSON"

Jacques Brel est le chanteur dont on parle le plus en ce moment. Il vient de présenter son nouveau tour de chant, qui comprend sept chansons inédites.

Pour répondre au souhait de Nicole Lemire, de Marie-Elisabeth Bernard, de Claude-Marie de Bau-doin, de Guy-Noël Dalle et de l'équipe des Hirondelles à Brest, notre reporter Jean-Marie Pélaprat a demandé à Jacques Brel comment il écrit ses chansons.

La un peu maigri depuis la dernière fois que je l'ai vu. Ses joues se sont creusées, la flamme dans ses yeux brûle plus fort. Il branche le pick-up.

— Vous permettez ? Sans musique, moi...

Je suis dans sa loge au music-hall Bobino. Dans la salle, le spectacle a déjà commencé. Mais Jacques Brel ne passe qu'en deuxième partie, dans une heure. Nous avons le temps de bavarder.

— Vous voulez savoir comment je compose mes chansons ? Je vais vous dire, c'est tout simple : idée + rythme + mots + ligne mélodique. Et voilà.

» C'est-à-dire que je pars d'une idée. C'est cela l'essentiel. Il y a tant de chansons qui ne font que mouler du vide, sans une idée, sans un sentiment vrai ! Au début, je ne m'occupe pas des mots. Je cherche le rythme et c'est sur le rythme que viennent se

ridional sait exprimer la joie ou la tristesse par de tout petits détails, d'infimes nuances. Moi, il me faut toujours pousser mes sentiments à fond, faire donner toute la force de l'orchestre pour ainsi dire...

Je lui demande quel genre de héros il conseille aux lecteurs de « J 2 ».

— Qu'ils choisissent eux-mêmes. Mais qu'ils choisissent un héros de leur temps, un

Comme chaque soir, il va empoigner son public. D'abord un murmure d'accords et de mots, puis cela gonfle et monte, les mains frappent la guitare, les cris du cœur fument, emplissent la salle.

Et comme chaque soir, le public réagit aux accents véhéments de Jacques Brel. Une fois de plus, il a fait passer son idée.



Jacques Brel se trouvait en tournée lors de la nouvelle année. Ses petites filles ont eu l'idée originale de faire enregistrer leurs vœux sur un disque qu'elles lui ont envoyé.

Photo Keystone.

SUR TROIS FRONTS



Le dernier match France-Tchécoslovaquie (en 1959 à Istanbul) débuta mal : après dix minutes de jeu, les Tchécoslovaques menaient 21-7. Mais les Français, grâce surtout à Dorigo (notre photo), réussirent à remonter cet handicap et à gagner 52-49.

LES basketteurs français avaient sérieusement déçu aux Jeux Olympiques de Rome. Ils ont un peu effacé leur mauvais comportement en obtenant un méritoire succès (67-64) aux dépens des Polonais lors de leur premier match de la saison.

En cette fin de mois de janvier, ils disputent trois nouveaux matches internationaux : ils affronteront les Tchécoslovaques à Prague, le 27 janvier, les Roumains à Bucarest, le 29, et les Allemands de l'Est à Berlin, le 28. Pour cette dernière rencontre, la France présentera une sélection B, la formation A étant désignée pour les deux premières.

Seconds des championnats d'Europe de 1959 à Istanbul, cinquièmes des Jeux Olympiques, les Tchécoslovaques ont souvent battu assez nettement les Français. Par contre, lorsque les Français s'imposèrent, ils le firent beaucoup moins nettement : 73-71 après prolongations en 1957 à Paris ; 52-49 en 1959 à Istanbul aux championnats d'Europe.

La tâche des Français s'annonce donc très difficile pour la deuxième sortie de la saison. Il faudrait vraiment que Baltzer, Rat, Mayeur, Muguet, Dorigo, Grange, Leray, Christ, Degros, Beugnot se montrent sous leur meilleur jour pour parvenir à tenir en échec ces Tchécoslovaques, longtemps les maîtres du basket européen.

Après Prague, ce sera Bucarest où les chances sont incontestablement plus sérieuses. Mais les fatigues du voyage aérien et du premier match représenteront un handicap certain.

G. DU PELOUX.



THERESE LEDUC.

VICTOIRE PARTOUT pour le ski français

« Les skieurs français sont les meilleurs du monde, mais les skieuses rêvent de les imiter », écrivions-nous récemment. Ils ne nous ont pas démentis : partout où ils se sont présentés, skieurs et skieuses français ont obtenu des victoires.

La plus belle victoire revient à Guy Périllat, qui gagna la descente du Lauberhorn, à Wengen, avec 4" 6 d'avance sur le deuxième. Et, par sa bonne place dans le slalom, Périllat s'adjugea également le combiné.

A Morzine, Léo Lacroix gagna la descente et Jean-Claude Killy le slalom. Côté dames, Thérèse Leduc s'adjugea une superbe première place dans le slalom géant de Grindelwald. Maïté Goitschel et Marguerite Leduc remportèrent enfin la descente et le slalom à Morzine.

Et tout cela dans la même semaine !

SUITE DES SOLUTIONS DE NOTRE GRAND CONCOURS

QUESTION 5 :

Pour chacun des carrefours du dessin, indiquez le numéro du véhicule qui y possède la priorité.

RÉPONSE :

- Carrefour A... 3 (les véhicules sur rail sont toujours prioritaires).
 Carrefour B... 2 (une route à grande circulation conserve sa priorité en traversant un lieudit).
 Carrefour C... 1 (le cycliste se trouve sur la route à grande circulation).
 Carrefour D... 3 (croisement de 2 routes secondaires, priorité à droite).
 Carrefour E... 1 (l'ambulance n'est pas prioritaire en rase campagne).
 Carrefour F... 2 (priorité à droite).
 Carrefour G... 1 (passage protégé).

"ZEF NATIONALE 7"

QUESTION 6 :

Redonnez à chaque voiture la poignée qui lui convient.

RÉPONSE :

- Voiture A (2 CV Citroën) Poignée 3
 Voiture B (Renault - Dauphine) Poignée 6
 Voiture C (11 CV Citroën traction avant) Poignée 5
 Voiture D (Fiat 600) Poignée 1
 Voiture E (Volkswagen) Poignée 2
 Voiture F (Simca Ariane) Poignée 4
 Voiture G (403 Peugeot) Poignée 7

QUESTION 7 :

Indiquez, en mètres, la distance à vol d'oiseau (en ligne droite) qui sépare la pointe de la tour de télévision située sur la colline de Fourvière à Lyon et le sommet de la tête de la Vierge de Notre-Dame de la Garde à Marseille.

RÉPONSE : 279.006 mètres

Ce chiffre a été calculé par M. l'ingénieur en chef dirigeant la section des Etudes et Calculs de la Direction de la Géodésie à l'Institut Géographique National. Les deux points en question étant des points géodésiques, il est possible de calculer mathématiquement la distance qui les sépare avec la précision de quelques décimètres.

Cette question servira à départager des concurrents ex-æquo, ainsi qu'il était indiqué dans le règlement.

LA SEMAINE PROCHAINE : la réponse à la huitième question et la fin de l'histoire « NATIONALE 7 ».

ARC-EN-CIEL SUR LE BLANC

Un reportage de Jacques et Josette.

AH ! les garçons... quelle drôle de race ! Depuis que le blanc a délogé les jouets de Noël pour envahir à son tour les grands magasins, je rêvais d'y faire une petite promenade. Mais allez donc décider Jacques !

— Le blanc, c'est une histoire de filles, répétait-il sans rien vouloir entendre.

J'ai donc pris les grands moyens :

— Il faut y aller... pour J 2. Un reportage sur le mois du blanc, ça s'impose.



Utilisation rationnelle des oreillers ronds...

Or, soyons honnêtes, Jacques est un garçon de devoir ; à cet argument, il n'a plus résisté et nous sommes partis.

A peine sur les lieux, la première surprise fut pour moi : où était donc le blanc ? Il y avait bien des Himalayas de draps, des tours Eiffel de serviettes, mais de blanc, point : du rouge, du bleu, du vert, toutes les couleurs, sauf le blanc.

— Evidemment, me dit ce malin de Jacques qui ne perd jamais une occasion d'étaler ses connaissances, tu devrais savoir à ton âge que le blanc n'est pas une couleur, mais le mélange de toutes celles de l'arc-en-ciel.

Jetons un coup d'œil sur les draps...

— Que dirais-tu de ces draps rayés, assortis au pyjama ?...

— J'aime mieux ceux-ci, à petites fleurs comme la tapisserie !

Draps beige rosé, bleu marine ou gris tourterelle, draps à volants, draps parfumés (mais oui !), toutes les fantaisies sont permises : on ne doit jamais oser éteindre sa lampe pour pouvoir admirer plus longtemps de tels chefs-d'œuvre... Mais trêve de plaisanterie : nous avons tout de même noté quelques nouveautés intéressantes :

« Les draps et taies à poche, pour le mouchoir. »

— Je ne serai plus obligé de bouleverser mon lit après chaque éternuement, remarque Jacques très satisfait, parce qu'il est spécialiste de la question.

« Les draps en interlok (jersey de coton) pour le petit frère. »



Le torchon-tablier pour homme, aux allures de smoking...



Glissant moins, il se découvrira moins facilement.

« Les oreillers ronds. »

— Plus de coins envoyés dans l'œil, a aimablement commenté la vendeuse.

— Pour les batailles d'oreillers sans doute, a dit Jacques, voilà qui mérite d'être examiné...

De là nous avons filé aux nappes : mêmes audaces colorées, mais comme dans ce domaine, ce n'est pas une nouveauté, les fabricants ont eu l'idée d'assortir la nappe aux assiettes (ou les assiettes à la nappe... mystère sur ce point). Mais quelle aventure lorsqu'on casse la vaisselle ! A cette pensée, nous avons préféré nous replier sur les torchons.

Il n'y a pas si longtemps, j'entendais souvent dire de ne pas mélanger les serviettes et les torchons. Encore une opinion à réviser : les torchons n'ont plus rien à envier à leurs voisins ; nous avons admiré :

« Les torchons-gourmandises, imprimés de confitures, de salami, de succulentes recettes... »

« Les torchons-tableaux évoquant des tapisseries anciennes ou des gravures anglaises. »



Le pyjama assorti aux draps ou : l'art du camouflage.

« Les torchons-tabliers : un simple cordon à tirer et vous voilà nanti d'un ravissant tablier écossais... »

Devant de telles merveilles, les serviettes, pour garder la tête haute (façon de parler), se devaient de faire un effort : elles l'ont réalisé en s'égayant de jolis dessins et en améliorant la qualité de leur tissu. Peaux délicates, soyez tranquilles, vous aurez des serviettes-éponge, cent pour cent absorbantes, des serviettes grain-de-riz, à la fois douces et légères, et naturellement vous trouverez le gant de toilette assorti et, suprême raffinement, parfois même, l'éponge aussi.

Nous avons tout vu, ou presque, l'arc-en-ciel tourbillonnait dans ma tête, lorsque soudain Jacques s'est arrêté net, en contemplation béate. Ah ! les garçons : voilà qu'il ne voulait plus partir : il admirait le tablier pour homme : un torchon encore, auquel il suffit de donner deux coups de ciseaux et de faire trois points pour le transformer en tablier, aux allures de smoking, avec plastron et nœud papillon.

Oui, les garçons ! J'ai abandonné Jacques au blanc, et voilà pourquoi aujourd'hui signe seule votre

Josette.

LA CRIQUE aux Papous

PAR HERBONÉ

RESUME. — Fripounet, Marisette et Volcan ont la garde « d'Hippolyte ». Pendant ce temps, Abélard est allé accompagner Héloïse et Urbain à l'hôtel.



(À SUIVRE)



PARTOUT, DE NOUVEAUX Lecteurs



Annick, Evelyne et Marie-Annick, de Saint-Maurice, par Belhomert, sont allées parler de *Fripounet et Marisette* aux mamans de leurs camarades !



Martine Trémoulet, Castelsarrasin (Tarn-et-Garonne), attire l'attention de ses petites amies sur *J2* qui les intéresse beaucoup.



Christian Rouainai, Vouvray - sur - Loir (Sarthe), utilise *Fripounet* pour réaliser des activités avec ses camarades.



Yves Garrichon, Nercillac (Charente), ne cache pas à ses camarades toute la joie qu'il a à lire *Fripounet et Marisette*. Son désir : le faire connaître le plus possible !

Les diffuseurs de *Fripounet et Marisette* occupent, cette semaine, toute la page « courrier ». Ils sont de plus en plus nombreux à nous écrire.

Nous te communiquons les astuces qu'ils ont trouvées pour faire connaître le journal.

Bientôt, toi aussi tu auras la joie de voir tes camarades lire *Fripounet et Marisette*, et tu pourras écrire au « Coin du diffuseur », *Fripounet et Marisette*, 31, rue de Fleurus, Paris-6^e.



Chantal Perez habite Birkadem (un petit village près d'Alger). Elle a demandé à trois de ses amies de l'aider à diffuser *Fripounet et Marisette* dans son village. Elle explique bien pourquoi elle aime son journal. Ceci est très important en effet !

OHÉ
LES CLUBS !

Histoire de Photos

JACQUELINE te présente quelques photos de famille, mais, ne crois-tu pas que le metteur en pages a voulu te jouer un tour ?

Oui ! tu as trouvé... les légendes ne correspondent pas aux photos. Il faut les rectifier, tu peux demander conseil à tes parents... Les anciens costumes, ça les connaît !

Jacqueline et Jean-Lou te proposent la découverte des photos de famille.

Toi qui aimes fouiller dans le stock des photos et des vieilles cartes postales, ne trouves-tu pas que c'est une bonne idée ?

Regarde ces photos à la veillée. Quelle joie pour tous ! Chaque photo a son histoire ! Ton papa te la rappellera.

Que penses-tu de l'idée de Jean-Pierre ?

Derrière chaque photo, Jean-Pierre inscrit les détails, dates, événements que lui donne son papa... Voilà son projet : faire un album où toute l'histoire de la famille sera racontée en photos !

Déjà tu peux faire comme lui et, dans un prochain numéro, tu trouveras à cette même page d'autres indications qui te permettront de faire toi aussi un bel album.

JACQUELINE et JEAN-LOU.

1958. Un copain
de régiment de
Jean-Lou



1918. Grand mère et
maman à 13 ans, et
Suzanne à 5 ans.



1932. Maman lorsqu'elle
avait 20 ans.



Grand père en 14/18



1961. Françoise et sa maman
pendant ces dernières vacances.



La fin d'un Empire

Texte de MICHEL ITZCOATL

Mexico 8 Novembre 1519, sur la chaussée reliant Axtapa à Mexico.

A LA GRANDE FÊTE DE L'ÉTÉ! COMME JE T'ENVIE.

SAIS-TU XOCHITL, QUE CETTE ANNÉE, JE PARTICIPERAI À LA GRANDE FÊTE DE TOXCATLE.

Les aztèques n'avaient jamais vu de chevaux.

QUELS SONT CES ÊTRES ÉTRANGES?

CE DOIT ÊTRE ENX LES ÉTRANGERS ARRIVÉS DE L'OCCIDENT ET QUE L'ON DIT TRÈS PUISSANTS.

L'EMPEREUR EN PERSONNE S'EST DÉRANGÉ!

ET TOUS LES GRANDS SONT AUSSI AVEC LUI!

Quelques jours ont passé.

QU'EST-IL ARRIVÉ TLACATEOTL?

MOCTEZUMA EST PRISONNIER DE MALINKÉ (1)

CUAUHPOPCA ET SON FILS!

Des espagnols ont été attaqués.

TOUS CES GRANDS ENCHAÎNÉS!

JETTES-LES AU BÛCHER, QUANT À MOCTEZUMA QU'ON LUI METTE LES FERS.

Les accusés ont avoué avoir agi sur les ordres de l'Empereur.

Cortés doit retourner pour la côte.

MALINKÉ PART TOUS LES ÉTRANGERS LE SUIVRONT!

Tlaca teotl et tous les jeunes nobles aztèques participent à la grande fête de l'été.

AH, TLACATEOTL A BIEN DE LA CHANCE!

LES TROMPETTES ESPAGNOLES! QUE VEUT DIRE CELA?

NON C'EST EFFROYABLE! ET TLACATEOTL! IL NE POURRA S'ÉCHAPPER!

TOI VIVANT!

OUI, MAIS COMBIEN DE NOS CAMARADES ONT PERI. C'ÉTAIT UN CARNAGE, NOUS ÉTIIONS TOUS DÉSARMÉS!

(1) SURNOM DONNÉ À CORTÉS PAR LES AZTÈQUES





Dans le Mexique d'Aujourd'hui

M. 4 — 17

PHOTO G. FREUND

LE voyage extraordinaire est terminé, ouvrons les yeux.

Du Mexique que connut Xochitl, il ne reste rien : le grand lac de Tlatelolco a été asséché et on ne circule plus en bateau dans les rues de la capitale. Les chinampas, ces jardins flottants, ont disparu et, à la place du grand téocalli, s'élève la cathédrale de Mexico. Mais les descendants des fils de la tribu d'Aztlan, eux, sont toujours là et parlent la même langue que Xochitl au temps de Moctezuma.

La conquête espagnole aboutit dans bien des cas à un massacre d'Indiens et la plupart des survivants furent réduits à l'esclavage.

Après une longue période de révolutions qui succéda à l'indépendance, le Mexique a retrouvé le calme, mais les Indiens ne se sont jamais relevés du coup porté par la conquête espagnole et, depuis, beaucoup vivent misérablement à côté des Européens.

Dans le Mexique de 1961, vivent d'autres Xochitl. Beaucoup sont cirqueurs de souliers ou promènent des touristes sur les canaux de Xochimilco (voir *F. M.* n° 35, p. 6-7). Leur vie est bien différente de celle que Xochitl a fait connaître à Itzcoatl (voir p. 18-19-20).

Quand un petit enfant naît dans une famille indienne, qu'elle habite un taudis en ville ou une cabane à la campagne, sa maman se pose toujours la même question : mon petit enfant vivra-t-il, ou bien, comme ses frères, mourra-t-il de faim ?

Souhaitons que, dans les années qui viennent, on ne meure plus de faim ni au Mexique ni dans tout autre pays, et que tous les petits Xochitl qui naissent sur cette terre connaissent une belle vie d'enfant, tout aussi belle que la vôtre.

MICHEL.

PHOTOS BERN



UN VOYAGE EX



C'ÉTAIT un soir semblable à tous les autres, j'avais passé la veillée à lire un livre passionnant sur les Aztèques et j'ai dû m'endormir mon livre à la main.

— Debout, jeune étranger, il est l'heure de se lever. Entends-tu le mugis-

sement des conques au sommet des temples ?

— Hein ! Où suis-je ? Et toi, qui es-tu ?

— Xochitl, de la tribu d'Aztlan. Tu es mon hôte, jeune étranger ; je sais que tu voulais connaître notre vie. Tu seras satisfait ! Si tu veux, je t'appellerai Itzcoatl. Laisse-là tes étranges habits, Itzcoatl, et prends ceux-là. Arrange tes

cheveux, là ! Bravo ! -tu ressembles presque à un Aztèque.

Je suis couché sur une natte posée à même le sol, d'autres enfants, plus jeunes que Xochitl, ses frères sans doute, sommeillent encore, enroulés dans des couvertures. La pièce est vaste et communique avec une autre pièce qui paraît être la cuisine.

Par la porte ouverte, j'aperçois une femme, la mère de Xochitl, qui essaie de ranimer, avec un soufflet, le feu assoupi. Dans la cour, des dindons gloussent et plus loin j'aperçois un beau jardin.

Nous voici dehors. Nous traversons la cour, le jardin et nous arrivons devant une rivière. Des pirogues sont amarrées à la rive. De l'autre côté de l'eau, un autre jardin, tout aussi bien entretenu, où poussent piments, haricots, maïs et fleurs.

Promptement, Xochitl ôte ses habits et plonge dans l'eau claire. L'instant d'après, il remonte à la surface et rit en me voyant.

— Ohé, Itzcoatl ! aurais-tu peur de l'eau ?

— Peur de l'eau, moi ! certes pas.

Dix secondes pour me débarrasser du superflu et me voilà dans l'eau.

— Brou !... elle n'est pas très chaude !

— Tu trouves ! Au calmécac, nous nous baignons souvent la nuit, alors que l'eau est beaucoup plus froide, et nous nous en trouvons très bien !

Allongés sur nos manteaux, nous nous séchons au soleil. Le ciel est bleu, mais des écharpes de brume traînent encore sur le lac.

— Qu'est-ce que le calmécac dont tu me parlais tout à l'heure ?

— Le calmécac ? C'est une école où



TRAORDINAIRE



nous apprenons à lire, à écrire, à dire des poèmes, à interpréter les rêves, à compter les années. La discipline y est très dure, on nous impose chaque jour et chaque nuit des exercices de pénitence.

— Et pourquoi donc ?

— Pour apprendre à obéir et à dompter notre corps. Itzcoatl, nous sommes une race de guerriers, ne l'oublie pas !

— Tous les petits Aztèques vont-ils comme toi au calmécac ?

— Non, tout le monde ne peut aller au calmécac, mais tous les petits Aztèques vont à l'école. La discipline n'est jamais aussi dure qu'au calmécac. Au telpochcalli par exemple, les garçons apprennent moins de choses, et ils vont en bande cultiver des terres, réparer des fossés ou des canaux, couper du bois pour le collège et, le soir, ils chantent et ils dansent. Les filles, elles, vont au temple où des prêtres leur apprennent à confectionner de beaux tissus brodés et à servir les dieux. Mais assez bavardé ! si nous allions à la chasse !

— Ah ! oui, excellente idée !...

— Attends-moi une seconde, je reviens.

Xochitl revient bientôt portant deux galettes de maïs pour notre déjeuner et des sarbacanes. Nous prenons place dans l'un des bateaux.

— Te sers-tu souvent du bateau pour te déplacer, Xochitl ?

— Très souvent oui ! Nos ancêtres ont bâti Mexico sur un lac et les canaux nous servent de rues. C'est très pratique. Regarde ces bateaux lourdement chargés. Ils apportent des légumes au marché de Tlatelolco (1). Tiens, vois-tu cet homme qui nous fait signe ? C'est mon père qui est allé avec notre esclave chercher notre récolte de haricots pour la vendre au marché.

— Vous avez un esclave ?

— Mais oui ! cela t'étonne ?

— Un peu...

— Acamapichtli, notre esclave, ne le sera pas toute sa vie, sa famille était trop pauvre et nous l'avons vendu, mais sa mère est venue, hier, nous proposer de le remplacer par son jeune frère. Papa a accepté. Acamapichtli pourra ainsi gagner de l'argent pour racheter son frère qui redeviendra donc un homme libre. La plupart des esclaves aztèques sont des prisonniers de guerre, ou bien des ivrognes ou des paresseux : ils se

volent comme esclaves pour vivre à l'abri du besoin et des risques, ils savent que leur maître les considère presque comme des membres de sa famille.

Je me prélassais au fond du bateau pendant que Xochitl maniait la rame. L'air est tiède et parfumé, ce sera une journée magnifique !

(suite page 20)



(1) Ville autrefois indépendante qu'un roi de Mexico annexe à la capitale.

M. L. 60

UN VOYAGE EXTRAORDINAIRE

(suite)

Pour une partie de chasse, ce fut une partie de chasse. Je ne savais pourtant pas tirer à la sarbacane, eh bien, vous me croirez si vous voulez, mais je réussis à tuer 3 lapins et 2 lièvres. Xochitl, lui, ramena 9 lapins, 4 lièvres et 1 pécaré (2). Un beau tableau de chasse, quoi.

— Itzcoatl, si nous mangions !

— Pas mauvaise, ton idée, Xochitl.

— Si tu veux, va chercher du bois, pendant ce temps, je prépare le foyer.

Je m'enfonçai dans le bois, ramassai quelques branches mortes et revins à la hâte. Le feu pétillait déjà, mais où est Xochitl ! Il s'est avancé dans le lac et semble chercher quelque chose.

(2) Porc sauvage.

— Tiens, regarde, Itzcoatl, voilà un excellent hors-d'œuvre !

— Des crevettes ! fameux ! des têtards !...

Eh bien ce repas était excellent, le lièvre grillé, aromatisé avec des herbes, était digne d'un festin de roi.

Après le repas, nous nous couchons sur le sable. Dans le bois, des oiseaux de toutes sortes font un bruit assourdissant. Devant nous, de l'autre côté du lac, nous avons tout Mexico devant les yeux : les maisons toutes blanches et les taches verdoyantes des jardins.

— Es-tu content de ta matinée, Itzcoatl ?

— Très content.

— Que veux-tu faire cet après-midi ?

nous n'allons tout de même pas rester là, allongés sur le sable ?

— Certes pas, si nous allions visiter Mexico ?

— Alors, partons.

Nous retraversons le lac, nous croisons des chinampas, ces radeaux recouverts de terre où poussent fleurs et légumes ; nous remontons les canaux bordés de jardins et de maisons et voilà que nous arrivons dans une rue principale très large et bien droite. Une partie de la rue est garnie de terre battue, l'autre partie est occupée par le canal. Bordant la rue, de belles maisons couronnées de jardins en terrasse se détachent toutes blanches sur le bleu du ciel. Pas de fenêtres sur la rue, elles donnent sur la cour-jardin. De loin en loin, un temple en forme de tour ou de pyramide.

Nous approchons du centre de la ville, Itzcoatl. Ce grand palais est celui de l'empereur Moctezuma ; j'ai pu y pénétrer un jour avec mon père. C'est une merveille qui dépasse tout ce que tu peux imaginer : de l'or partout, un jardin splendide, des oiseaux de toutes sortes et de toutes couleurs...

— Quelle est celle pyramide en escaliers ?

— C'est le grand téocalli : il a 38 m de haut. C'est sur les temples qui le couronnent que les prêtres offrent des sacrifices aux dieux.

— Quels sacrifices ?

— Des hommes.

— Hein ! et tu trouves ça normal !

Chez nous, la tradition raconte que c'est un dieu qui, se jetant dans un brasier, fut transformé en soleil. Comme ce soleil restait immobile, d'autres dieux se sacrifièrent et le soleil commença sa course dans le ciel. Pour qu'il puisse continuer, il faut lui donner chaque jour sa ration de sang humain, c'est indispensable, sinon l'univers n'existerait plus ! comprends-tu, Itzcoatl ?

— Oui, je comprends, Xochitl, mais tes prêtres n'ont pas encore appris la bonne nouvelle.

— Le soir tombe, il faut rentrer, Itzcoatl.

De nouveau, le canot glisse sur les eaux calmes. On entend au loin la musique qui accompagne quelque danse sacrée. La nuit est aussi belle que l'était le jour. Voilà la cour-jardin de Xochitl, toute la famille est rassemblée autour d'un foyer, mais l'air est doux. Xochitl apporte deux nattes : nous dormirons là.

Première journée dans la tribu d'Aztlan. Que ferons-nous demain ? Pourvu qu'il fasse beau ! Peut-être reviendrons-nous à la chasse.

— Bonne nuit, Xochitl !

— Bonne nuit, Itzcoatl !

Drinn... Drinn... Drinn...

Hein ! mais, où suis-je ! Une table, une chaise... et Xochitl ? Il n'est plus là !

De la cuisine monte un bruit de casseroles et de bidons. Dehors, le camion du laitier vient de s'arrêter juste sous ma fenêtre. La pluie tombe, noyant le paysage dans la grisaille. Xochitl a regagné le pays des rêves.

ITZCOATL.



Au village tout le monde avait parlé du spectacle exceptionnel qui, à trois reprises, devait être donné à la ville voisine. Notre joyeuse bande brûlait d'envie d'y assister ! Quel délire, lorsque les parents ont dit « oui » !



LA Joyeuse Bande ET LES Chansons 1925

F. M. 4 - 21

— Dis, te rappelles-tu de celui qui a chanté « le bonheur, ça se construit » ? Tu as vu comme ses gestes exprimaient bien les paroles, même son visage ! comme s'il était tout à fait d'accord avec ce qu'il chantait (c'est Françoise qui parle).

— Ah ! ah ! voilà qu'on donne son point de vue en chantant ! Attends, j'essaie. (Christiane, sur un air improvisé, chantonne ironiquement), « je préfère les feuilles mortes de l'automne aux bourgeons du printemps, ça me fait rêver, et c'est bien plus joli »...

— C'est stupide, tu ne comprends rien !

— Moi, je suis sûre qu'on ne chante pas simplement pour se distraire. Parfois, quand j'ai le cafard, je chante une chanson gaie, ça me donne du courage, réplique Annie !

— Maman m'a dit une fois que, lorsqu'elle était jeune, les chansons étaient plus belles que maintenant ; moi, je trouve que « le bonheur, ça se construit », c'est aussi une belle chanson (Marie-Hélène !).

— Si on leur demandait, à nos mamans, ce qu'elles chantaient quand elles étaient jeunes ? reprend Françoise. Elles nous diraient peut-être si leurs chansons les faisaient rêver ou les rendaient joyeuses.

Il y a du soleil dans les cœurs... Des visages épanouis. De longues conversations avec les mamans.

C'est passionnant de savoir quelle était leur vie quand elles avaient notre âge. Et, au fond, elles sont formidables de vouloir que notre vie à nous soit encore plus belle !...

De longs conciliabules avec papa, maintenant ; mais qu'est-ce que tout cela veut dire !...

Leur secret, elles le donnent à toutes les Joyeuses Bandes. Offrir un album de chansons du temps passé à leur maman. Heureusement, papa est là pour les aider.

Ne trouvez-vous pas que c'est une bonne idée ?...

CECILE.



N. B. — En page 13 de ce numéro, vous trouverez des conseils pour réaliser la couverture de cet album... Vous pourrez aussi utiliser cette technique pour votre carnet de chansons personnel.



LES INDÉGONFLABLES DE CHANTOVENT

LA "BASE" EST-ELLE SOLIDE?



EH bien, oui, nos « fusées » ont enfin leur « base » : la fameuse maisonnette où elles s'étaient réfugiées avec le chasseur accidenté, le jour du marcassin... Ce bon M. Lecoq, taquin en diable, mais grand ami des gosses, a parlé pour elles à son cousin, propriétaire de l'ancien pavillon de chasse. Celui-ci a consenti à le leur prêter si elles veulent bien se contenter de la seule pièce qui ait encore portes et fenêtres. Ravies, elles y ont entraîné frères et mamans... Mais...

Regarde, Mamman... on s'installera ici... n'est-ce pas bien ?

on pourra mettre un poêle...

on va tout nettoyer...

tout ça ne me plaît guère... c'est trop loin du village...

Mum... je ne suis pas ravie non plus... Tâchez toujours de ne pas rentrer tard Simon...



LES mamans sont reparties. Mais les fillettes sont inquiètes... Pourvu que le projet ne craque pas à cause de l'hostilité des parents?... Bien sûr, c'est loin. C'est isolé. Mais elles ont tant promis d'être sages, prudentes et de rentrer bien avant la nuit ! Bientôt, cependant, elles oublient leur inquiétude : la fièvre de l'installation les prend toutes...



Regardez ce que j'ai trouvé...

oh! vous avez vu ça ?

eh! venez voir !...

et ça !...

DE trouvailles en trouvailles, elles en viennent à se demander qui a habité cette maison. Qui étaient donc ceux qui ont laissé ces objets si divers?... Les voici pensives, impressionnées à l'évocation de tant de gens qui ont habité cette bicoque avant qu'elles en prennent possession... Le désir les prend d'en savoir plus long ; le soir même, elles sont chez M. Lecoq.

... Cette maisonnette?... Ah! elle en a vu de toutes sortes... Avant d'être notre rendez-vous de chasse, elle était habitée par un vieux sabotier...

Grand'mère m'a dit qu'autrefois il y avait un tisserand... ça doit être les restes de son métier que j'ai trouvés en haut...

PEU à peu, l'histoire de la maisonnette se reconstitue en remontant : les chasseurs, le sabotier, le tisserand dont la femme était repasseuse, puis un grognard de Napoléon... Et, bien avant, un tonnelier... Mais, entre le tonnelier et le grognard, il reste un « trou » d'une cinquantaine d'années : qui a bien pu habiter là après le tonnelier ?

ça y est : ça devait être une couturière... Regardez !... Mais qu'est-ce que j'ai pris comme toiles d'araignées !

Mais la couturière était-elle mariée ?...

et l'araignée ?



et le grand sabre, n'est-ce pas, à qui était-il ?

Oh! mamman, on ne s'est pas aperçu qu'il était si tard ! Je t'assure...

Pourvu qu'elle n'empêche pas Chantal de venir...

tu crois qu'il y avait des mannequins semblables avant Napoléon ?

ELLES sont perplexes : il faudra éclaircir ce mystère... Cette découverte de leur nouvelle « base » est si passionnante que le temps a passé comme l'éclair. Soudain...

Je croyais que vous deviez rentrer pour 4 heures... il en est 5 ! Je le disais bien que ce local était trop loin ! Si ça continue comme ça...

Moi, j'ai bien peur aussi que Mamman...

SOUDAIN admirablement obéissantes, elles ont plié bagage en deux minutes. Mais une inquiétude plane... La nouvelle base des fusées est-elle solide ?



R.D.



COSTUMES



Vous pouvez commander votre poupée Marisette et son frère Fripounet à l'adresse suivante :

FRIPOUNET ET MARISSETTE
31, rue de Fleurus, Paris, VI^e.

Envoyez pour chaque personnage commandé 0,25 NF en timbres non oblitérés et votre adresse écrite avec soin, sinon votre poupée ne pourra vous parvenir.

RABATTRE ET COLLER LES LANQUETTES GRISSES



LE VILLAGE DE VOS ANCÊTRES

A première vue, cette scène villageoise doit vous paraître insolite. Ces quinze personnages représentent, par leurs costumes, sept époques bien définies que vos arrière, arrière et lointains parents ont vécues. Vous qui avez l'expérience derrière vous ou tout simplement le gros Larousse illustré ayant appartenu à votre grand-père, et qui vous sera d'un grand secours s'il y a lieu, vous devez : composer sept familles en rassemblant les personnages correspondant à la même époque. Quels sont, à votre avis, les personnages les plus proches de vous ?

SOLUTIONS

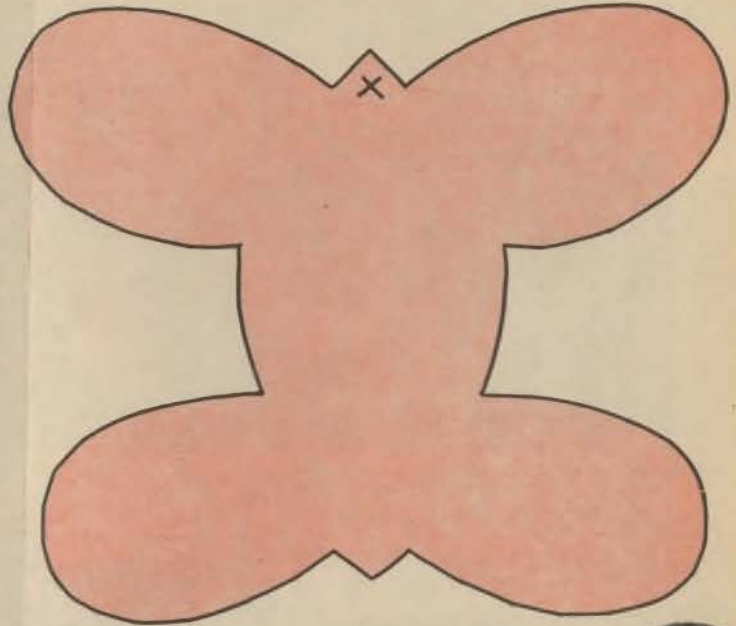
Les personnages les plus proches de vous : c'est le 1. Le paysan et une paysanne sous saint Louis. — 2. Le seigneur et une dame romaine. — 3. Le seigneur et une dame romaine. — 4. Le seigneur et sa dame sous François I^{er}. — 5. Le seigneur et sa dame sous Henri IV. — 6. La merveilleuse et un incroyable ainsi qu'un millitaire (Révolution). — 7. Un cyclope et une dame de 1900.



Tu aimeras garder ce petit animal dans ta chambre. Peut-être voudras-tu l'offrir à ton petit frère, à ta sœur ?
Quelques explications :

"Mon petit Zèbze"

1. Tu doubles sur un carton les proportions des dessins ci-dessous, à la figure 2, la croix correspond au devant.
2. Sur une bande double de rabane ou de plastique, place le « patron » du corps de l'animal. Découpe le tissu en laissant 1 centimètre de plus pour la couture.
3. Avec le « patron » (fig. 2) tu découpes une seule épaisseur pour le ventre, sans oublier 2 centimètres en plus.
4. Tout autour, replie à l'intérieur le bord du corps et du ventre.
5. Assemble les différentes parties au point de surjet avec le raphia. Devant, laisse une partie à coudre.
6. Par cette fente, tu bourres de l'ouate dans le corps. L'animal bien garni, termine ton surjet.
7. Fixe en brochant les bandes avec du raphia, ensuite tresse la queue.
8. Tu brodes la crinière en raphia dans la couture, puis tu coupes les boucles des points au milieu.
9. Dans de la feutrine, découpe les oreilles que tu coudras sur la tête.
10. Pour les yeux, tu fixes deux rondelles de feutrine blanche. Là-dessus tu couds les perles.



Sylvain, Sylvette et leurs aventures



ET, QUAND LE CALUMET A FAIT LE TOUR DE L'ASSEMBLÉE...

Je déclare solennellement qu'à compter d'aujourd'hui, nous vivrons en bon voisinage avec Sylvain et Sylvette.



Nous n'avons pas l'habitude, cela nous porte sur le cœur.



C'est raté ! Les compères vont croire que nous sommes responsables de leur malaise.



Cette paix aura été bien brève !

Oui, hélas...



Tout cela était trop beau ! Maintenant, les ennuis vont recommencer !



(A SUIVRE)



Un roman de L. N. LAVOLLE

Illustré par LE MOING

RÉSUMÉ. — Donald, un officier écossais, a disparu dans la ville interdite des rebelles. Dennis, un jeune métis, parti à sa recherche, est revenu blessé au palais. Nelly, la petite Française, est partie, elle aussi, au secours de Donald.

Donald, agrippé aux épaules de Nelly, remontait lentement la rue. Ses pieds avaient perdu leur adresse à tâter le terrain. Et ils étaient si douloureux ! Parfois, l'Écossais ne pouvait retenir un cri de souffrance, heureusement perdu dans le vacarme environnant. Il avançait en se mordant les lèvres. Il lui semblait qu'il marchait sur deux choses inertes qui n'étaient plus des pieds et qui ne lui appartenaient pas.

Energique, Nelly guidait cette marche aveugle.

Soudain, elle sentit contre son flanc une bête au poil rude. Un âne !

Hisser Mac Donald sur le dos de l'animal fut l'affaire d'une seconde.

— Tobà ! continuait à crier la foule.

— C'est la fin du monde, j'entends le galop du cheval de Mahomet ! Ouvrez les portes ! Sortons tous !

Donald sur son âne, Nelly courant derrière, s'échappèrent de la cité interdite au milieu de la multitude vociférante.

L'Écossais jeta un coup d'œil vers le ciel. Le phénomène de l'éclipse prenait fin...

Les musulmans levèrent les bras vers l'astre retrouvé, puis s'embrassèrent sur l'épaule en se congratulant. Le tintamarre des coups de fusil et des chaudrons heurtés faisait place à des « you ! you ! » aigus comme des sifflets.

Fouettant l'âne qui portait Donald, Nelly s'élança vers Daoulatabad, sans un regard en arrière, un regard qui l'eût retardée.

Le véritable ami est celui qui peut nous retirer du malheur lorsque nous y sommes tombés et qui sait ne mettre aucun retard quand il s'agit de chercher un moyen de nous sauver.

L'ABANDONNÉ

La famille de Nelly n'était pas encore de retour lorsque la fillette parvint à Daoulatabad. Ouf ! personne ne saurait son équipée !

Exténuée, l'enfant donna ordre à Sandjivaka d'aller au camp des Highlanders, avertir Mac Kay, car Donald, en proie à la fièvre, lui donnait de l'inquiétude.

Mis au courant des mésaventures de Donald Khan, Mac Kay fit transporter son camarade à l'hôpital militaire.

Il expliqua au major :

— Mon ami ne peut se tenir debout. Il a attrapé ce mal pendant sa permission, en allant se promener du côté de la cité interdite...

— Ah ! Ah !... je vois, elles sont quelquefois mortelles, ces excursions...

— Hum ! oui, justement. Peut-être que vos soins... éclairés pourront lui éviter des complications...

— ... Militaires ? Hum ! je vois !

Le major examina les jambes et les pieds de Mac

Donald avant d'inscrire sur un papier de l'hôpital :

« Coup de chaleur consécutif à une trop brutale acclimatation. Dix jours de lit avec bains et diète hydrique. »

Il tendit la feuille à Mac Kay :

— Veuillez transmettre cette attestation à votre colonel. Vous pourrez ajouter de ma part que je ne pense pas que le lieutenant Mac Donald fasse une rechute !

Des jours passèrent.

Dennis guérissait, lui aussi. Bientôt, le front et la joue étoilés de cicatrices, son bras encore plâtré, il put revenir au camp des Highlanders, près de son cousin. Les Écossais, au courant de sa bravoure, lui firent fête. Comme il était fier, le petit Dennis, en regardant Mac Kay bien droit dans les yeux. Il lui avait prouvé qu'il n'était pas un Indien félon, mais un vrai Sahib, comme lui !



des convulsions que l'Inde traversait.

— L'Inde indépendante va naître, les Anglais vont s'en aller. On rappelle les soldats de la frontière du Nord-Ouest.

Des jours affreux...

Vint ce matin d'été où Mac Donald, sur le point de s'embarquer, dut faire comprendre à Dennis qu'il ne pouvait l'emmener en Angleterre :

— Dennis..., je pars sur un transport de troupes où, hélas ! seuls les militaires sont admis.

— Tu ne vas pas me laisser à Bombay ?

— Il le faut.

— C'est possible ! Je ne suis pas un Indien ! Je m'appelle Mac Donald, tout comme toi !

— Mon pauvre enfant, tu es né en Inde, et les nouvelles lois font que tu es sujet indien. Il vaut mieux pour toi demeurer ici... pour y continuer tes études...

Amer, Dennis murmura :

— Dans une école spéciale pour les sangs-mêlés ? Personne ne veut de nous..., pas même toi, mon cousin.

Géné, l'Écossais détourna les yeux :

— Je suis soldat, il me faut obéir aux ordres et suivre mon régiment. J'ai parlé de toi à nos amis. Je reviendrai peut-être...

La sirène du bateau appela trois fois.

— Adieu, Dennis.

Sur le Ballard Pier, l'abandonné regarda l'immense navire qui s'éloignait, emportant tous ses rêves.

L'enfant suffoquait de sanglots sans larmes.

... Combien, ô combien de fois reviendrait-il sur cette jetée pour scruter l'Océan..., vide de tout espoir ?

Dennis se sentait exclu du monde.

Il ferma les yeux, baissa la tête. Ce fut à cet instant qu'il sentit une main prendre la sienne.

Nelly était venue le chercher. Elle lui sourit :

— Nous t'attendons à la maison, petit frère...

FIN

La semaine prochaine :

Début d'un autre roman captivant :

« LE DERNIER LOUP »

Il n'avait qu'un seul chagrin : Nelly était partie.

En effet, leurs vacances terminées, les Français avaient regagné Bombay.

Hélas ! que d'événements en leur absence.

Il ne pouvait plus être question pour Nelly de parcourir les rues où, chaque jour, des bagarres éclataient entre les Indiens de religions différentes.

Tcharoudanta, Késava, Sou-sila venaient parfois converser à travers la grille de Cuffe Parade :

— Surtout, Nelly, ne va pas te promener en ce moment au bazaar, hindous et musulmans se font la guerre...

Le consul de France parlait souvent devant les jumeaux

ni taches
ni tâches
d'encre

Corrector
efface TOUT

EN VENTE CHEZ VOTRE PAPETIER



ADMINISTRATION FLEURE SCIENCE
Saint-Maurice, Valais, C. s. p. 500111 - 2702

ABONNEMENTS (francs suisses)
1 an : 21 F5 — 6 mois : 11 F5